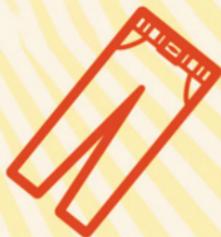




★ Anne Fine ★

Madame
DOUBTFIRE



Le livre

Cette année, Miranda Hilliard a besoin de quelqu'un pour s'occuper de ses trois enfants, Lydia, Christopher et Natalie, et de la maison. « Pourquoi pas moi ? » propose Daniel, son ex-mari, un acteur au chômage. « Pas question », réplique Miranda. Elle veut une personne de confiance, quelqu'un de solide, avec des principes et sans aucune fantaisie. Tout le contraire, pense-t-elle, de Daniel. Alors arrive Madame Doubtfire. Une vraie perle. Du moins en apparence. Car un père acteur peut être prêt à tout, et même à se déguiser en gouvernante poudrée pour être avec ses enfants. Mais comment va-t-il faire pour n'éveiller les soupçons ni de ses enfants ni de Miranda ?

L'autrice

Anne Fine est née à Leicester en 1947. Après ses études dans des écoles de filles, elle est devenue professeur, mais ne l'est pas restée très longtemps. Ses romans, caractérisés par une insolence et un humour dévastateurs, ont été acclamés par la critique. Elle a obtenu le Guardian Children's Fiction Award et la Carnegie Medal pour *L'Amoureux de ma mère*. *Madame Doubtfire* (paru une première fois sous le titre *Quand Papa était femme de ménage*) a été porté à l'écran et a connu un immense succès. Anne Fine écrit également pour les adultes. Elle a été désignée en 2001 comme Children's Laureate au Royaume-Uni, devenant ainsi ambassadrice de la littérature de jeunesse pendant deux ans.

Anne Fine

Madame
DOUBTFIRE

Traduit de l'anglais (Royaume-Uni)
par Florence Seyvos

l'école des loisirs
11, rue de Sèvres, Paris 6^e

Le personnage inventé par Daniel Hilliard pour pouvoir s'occuper de ses enfants, en dépit de sa femme, s'appelle en anglais : « madame Doubtfire ». Pour rendre en français l'équivalent de ce madame anglais, nous l'avons traduit par « mademoiselle », mot qu'utilisent traditionnellement les enfants qui ont affaire à une gouvernante.

Un goûter paisible avec papa

Les enfants se battirent dans l'escalier pour ne pas porter l'enveloppe. Vers les dernières marches Lydia, avantaagée par sa taille, la glissa de force dans le pull de Christopher. Christopher l'en sortit, et tenta de la mettre dans la main de Natalie.

– Tiens, Natty, dit-il, donne ça à papa.

Natalie secoua si violemment la tête que ses cheveux fouettèrent ses joues jusqu'à les rendre rouges, et elle joignit les mains derrière son dos. Christopher coinça alors l'enveloppe en haut de sa robe à bretelles, derrière les petits canards en feutre jaune. Les yeux de Natalie s'emplirent de larmes, et lorsque Daniel Hilliard ouvrit la porte pour faire entrer ses enfants, elle sanglotait doucement.

Il se baissa pour la prendre dans ses bras.

– Pourquoi faut-il toujours que vous la fassiez pleurer? demanda-t-il aux deux autres.

Lydia regarda ailleurs. Christopher rougit.

– Désolés, dirent-ils.

Daniel porta Natalie dans le couloir jusqu'à la cuisine, et l'assit sur le bord de la table. Il entendit un léger bruit de papier froissé à l'intérieur de sa robe. Passant la main derrière les petits canards de feutre jaune, il en extirpa la lettre.

– Ah ah! s'écria-t-il. Une nouvelle missive du Stylo Empoisonné! À propos... COMMENT va votre mère?

– Très bien, merci, l'informa Lydia avec une politesse légèrement glacée.

– Je suis très heureux de l'entendre, dit Daniel. Je n'aimerais pas la savoir rongée par la dysenterie amibienne, la salmonellose, ou le zona... (Ses yeux se mirent à briller. Un rictus déformait sa bouche)... Ou la fièvre de Lassa, ou la rage...

– Elle a eu un petit début de rhume la semaine dernière, interrompit Lydia, mais ce n'est pas allé plus loin.

– Dommage, dit Daniel. Je veux dire, quel dommage.

Personne ne répondit. Christopher s'était accroupi devant la cage de la caille, et lui parlait par sifflements. La petite boule de plumes gris argenté sautillait avec des pépiements d'excitation. Lydia feuilletait avec curiosité les piles de paperasse qui encombraient la table.

Natalie dit :

– Papa, maman te dit bonjour.

– Vraiment ? Daniel était abasourdi. Elle a vraiment dit ça ?

– Non, dit Christopher, passant sa main à travers les barreaux pour caresser l'oiseau.

– Bien sûr que non, dit Lydia, Natalie l'a inventé. Ou elle a entendu ça à la télé, ou ailleurs.

Daniel souleva sa petite fille et la serra dans ses bras.

– Ah, Natty... dit-il. C'est dur pour toi quelquefois, hein ?

Natalie enfouit son visage au creux de l'épaule de son père.

– Ça pourrait être plus facile pour elle, remarqua Lydia, si toi, tu faisais un minimum d'effort.

Daniel lança un regard sombre à sa fille aînée par-dessus les cheveux de Natalie.

– Qu'est-ce que tu entends par là ?

– Je veux dire, répondit Lydia, que nous sommes là seulement le mardi pour le goûter, et un week-end sur deux. Ce n'est pas beaucoup. Alors ça serait bien si Natty n'avait pas à entendre tout le temps des remarques désagréables.

– Des remarques désagréables? Embarrassé, Daniel feignit de ne pas comprendre.

– Tu sais bien, dit Lydia. Le Stylo Empoisonné, et toutes ces maladies...

– Tu as raison, dit Daniel. Tu as tout à fait raison. Je vais faire plus d'efforts. Et commencer dès maintenant. (Il prit une inspiration.) Je suis content que votre mère aille bien. Je suis heureux de l'entendre. (Il fit une pause.) Je ne vais pas lire cette lettre tout de suite, car ça pourrait me gâcher ma joie. Je vais la poser là-haut sur l'étagère, et je la lirai plus tard.

Il glissa la lettre entre le chocolat en poudre et un grand sac de nourriture pour oiseau, puis resta à la regarder d'un air mauvais, pendant quelques instants. Puis il se tourna vers ses enfants.

– J'imagine que c'est pour me souvenir de ne pas vous faire partir sans vos manteaux, ou quelque chose de ce genre.

Lydia et Christopher se regardèrent. Ils savaient

mieux que Daniel. Ils avaient lu la lettre. En fait, ils lisaient systématiquement les lettres que leur mère écrivait à leur père. Cela entraînait dans leur politique générale « d'autodéfense ». Ils avaient même un rituel : Lydia décachetait l'enveloppe et en sortait la feuille. Ils la lisaient tous deux en silence. Puis Christopher la repliait dans ses plis, et la glissait dans une enveloppe neuve, qu'il avait prise dans le paquet sur le bureau. Il la portait alors à Natalie qui généralement, tirait docilement la langue, sans réfléchir, pour lécher la colle. De cette manière, la responsabilité était partagée entre eux trois et avec un peu de chance, la réprimande aussi, si jamais ils étaient pris.

– Ce sera pour les manteaux, c'est sûr, répéta Daniel, absolument pas convaincu. L'œil menaçant, il fixa de nouveau l'enveloppe.

– Possible, dit Lydia. Elle a fait remarquer plusieurs fois cette semaine combien c'était gênant, vraiment, de ne pas avoir nos manteaux.

Daniel s'irrita.

– Vous avez d'autres manteaux. Vous avez les manteaux que je vous ai achetés l'hiver dernier.

Les enfants restaient silencieux, et Daniel le remarqua.

– Elle ne les aime pas, c'est ça ? dit-il.

Lydia tenta une diversion :

– Est-ce que nous pouvons goûter, maintenant ?
Nous avons vraiment très faim.

– Les manteaux, insista Daniel. Les manteaux. Les manteaux que je vous ai achetés l’hiver dernier, un prix effarant. Vous ne les mettez jamais pour venir. En fait, je ne vous ai jamais vus avec.

Ses yeux devinrent foncés, et prirent un aspect vitreux. Les enfants détournèrent le regard. Ils connaissaient ces signes.

– Vous ne les portez pas, hein ? Non, vous ne les portez pas. Elle ne les aime pas, donc vous n’êtes pas autorisés à les porter.

– Moi je mets le mien, dit Natalie. C’est vrai, je l’ai mis la nuit de Bonfire*, ET quand on a fait de la luge, ET quand le square était tout inondé et plein de boue, ET quand on a descendu la colline dans des boîtes en carton, et que maman pensait qu’il pouvait y avoir de la crotte de chien.

– Vous voyez ! claironna Daniel, triomphant. Vous voyez ? Elle vous laisse mettre mes manteaux uniquement si elle a peur que les manteaux qu’ELLE

* Bonfire Night. Le 5 novembre. Nuit au cours de laquelle on allume des feux de joie.

a achetés soient roussis, ou déchirés, ou tachés de boue, ou – ajouta-t-il, pensant à la crotte de chien – pire.

Son regard se durcit encore, prenant un éclat acier et, apparemment sans réaliser ce qu’il faisait, Daniel décrocha un fusil imaginaire d’un râtelier imaginaire. Puis inclinant légèrement la tête sur le côté, il visa une cible imaginaire.

– Qu’est-ce que tu fais? lui demanda Lydia. Tu as un torticolis?

Embarrassé, Daniel fit mine de reposer le fusil sur son râtelier. Son embarras augmentait, au fur et à mesure qu’il reprenait ses esprits. Pour se remettre, il se redressa et prit une profonde inspiration. L’arôme chaud et réconfortant des herbes et de l’ail emplit ses narines.

– Mon pain aux herbes! se souvint-il. Vous êtes prêts à attaquer?

– Tu parles!

– Oui!

– Chouette!

En un éclair, ils revinrent à la vie. D’un revers de bras Lydia déblaya sans ménagement le fatras des dernières demandes d’emploi de son père vers une extrémité de la table, faisant place nette. Christopher

s'empressa d'aller pêcher, dans l'égouttoir surchargé, suffisamment d'assiettes et de couverts pour un goûter de quatre personnes. Natalie apporta avec précautions des verres et un carton de lait.

Maudissant la vapeur qui lui brûlait les yeux et les doigts, Daniel fit basculer le pain chaud du plat à gratin sur une grande assiette, où il resta quelques secondes, majestueux et fumant, avant de s'effondrer.

– Ooh!

– Presque parfait!

– Maman dit que ça arrive souvent quand on l'a laissé cuire trop longtemps.

Daniel n'avait pas la même version.

– Ce n'est pas MOI qui l'ai laissé cuire trop longtemps, les informa-t-il, c'est le pain qui *a attendu* trop longtemps. Comme moi, il a attendu quarante minutes avant que votre mère ait la bonté de vous déposer.

À cette nouvelle attaque contre leur mère, Lydia pinça les lèvres.

– Elle a dit que la circulation était mauvaise.

Daniel pinça les lèvres à son tour.

– Naturellement, votre mère se sera laissé totalement surprendre par la circulation qui règne dans sa ville natale. Elle n'habite ici que depuis

trente-cinq ans, et n'a son permis que depuis quinze. Et cela ne fait que deux ans qu'elle vous conduit ici, tous les mardis à cette heure de la journée. Alors naturellement, elle n'est pas du tout familiarisée avec le volant, et la densité de la circulation la sidère.

– Ce n'est pas très facile pour elle, tu sais, d'être une mère célibataire ! rétorqua Lydia

Daniel se dressa sur sa chaise.

– Tu n'as pas besoin de me le dire, lui rappela-t-il, je suis un père célibataire, aussi. Et tandis qu'elle vous a tous les trois pour lui tenir compagnie presque toute la semaine, moi je suis seul. Et vous avez quarante minutes de retard, comme d'habitude. Ce sont quarante minutes en moins sur le temps que je passe avec vous, temps qui est déjà très limité. Une fois de plus, quarante minutes supprimées par son refus chronique de la ponctualité, et son manque de considération pour mes propres sentiments.

Les trois enfants avaient cessé de mastiquer, mais Daniel ne le remarqua pas. L'inquiétante lueur était revenue dans ses yeux. Plissant les lèvres en une grimace hideuse, il ouvrit le tiroir à l'extrémité de la table, et en sortit un grand couteau imaginaire d'une main, tandis que l'autre empoignait la théière. Avec le même horrible rictus, il fit glisser lentement,

avec précision, le couteau imaginaire sur la gorge imaginaire du cosy.

Christopher soupira. La lèvre inférieure de Natalie s'avança. Elle semblait sur le point de fondre en larmes.

Lydia réprimanda son père avec impatience :

– Oh je t'en prie, arrête de faire l'idiot ! Tu vas faire pleurer Natty. Tu nous dis que c'est fini, et tu refais exactement pareil. Elle se tourna vers sa sœur :

– Allons Natty, ne fais pas le bébé. Il n'a pas fait de mal au cosy. Ni à maman. C'est juste qu'il se fâche tout seul. Il ne sait pas se contrôler. Il faut simplement que tu apprennes à faire comme s'il n'était pas là.

– Elle a raison, s'empressa Daniel, plein de remords. Ta sœur a tout à fait raison. Je ne sais pas me contrôler. (Il tomba à genoux devant la chaise de Natalie.) Il faut simplement tu apprennes à faire comme si je n'étais pas là.

– Compte là-dessus, soupira Christopher.

– Compte là-dessus, répéta Natalie.

Elle reconforta son père d'une petite tape, et se sentit plutôt fière.

– Compte là-dessus, fit-elle encore, et elle ajouta aimablement, après réflexion : Tu peux te lever maintenant.

– Merci, dit Daniel. (Il se mit debout, et se frotta

les genoux pour enlever les saletés qu'ils avaient amassées par terre.) Je promets d'être meilleur à l'avenir. Je vais m'entraîner pendant tout le temps qu'il nous reste, et je serai absolument parfait quand votre mère vous déposera vendredi.

Lydia et Christopher se figèrent. Natalie le remarqua aussitôt. Sa cuillère hésita, et resta suspendue à mi-chemin entre son assiette et sa bouche. Elle scruta avec anxiété le visage de Lydia d'abord, puis celui de Christopher. Ses yeux semblèrent à la fois s'agrandir et devenir plus brillants, jusqu'à ce qu'une énorme larme s'amasse et s'enfle sur chaque paupière inférieure, tremblante, menaçant de couler.

Daniel sortit vivement de sa poche un grand mouchoir à pois rouges et le tendit à sa fille par-dessus la table. Natalie y enfouit son visage. Son père ouvrit les bras et elle grimpa sur ses genoux, avec de petits sanglots. Daniel inclina délicatement la tête de sa fille pour la glisser dans son cou, et l'enveloppa de ses bras. Puis il leva les yeux et demanda aux deux autres d'un ton sec :

– Pas de problème pour ce week-end, j'espère ? Vous venez bien vendredi ? Je ne me suis pas trompé dans l'organisation, non ? C'est mon tour de vous avoir pour le week-end ?

Le visage de Lydia se lissa jusqu'à devenir totalement inexpressif; mais Christopher commença à se tortiller douloureusement sur sa chaise. Ses yeux se déroberent au regard interrogateur de son père, et se posèrent involontairement sur l'enveloppe non ouverte, qui attendait contre le sac de nourriture pour oiseau.

Et Daniel le vit.

– Ah ah!

En un instant, ses bonnes intentions s'évanouirent. Il se débarrassa de la pauvre Natalie, bondit sur ses pieds, se saisit de l'enveloppe et l'éventra. Tantôt agrandis par la surprise, tantôt rétrécis par la colère, les yeux de Daniel parcoururent le bref message. Ses doigts se crispèrent sur le bord de la feuille, et leurs jointures devinrent blanches.

– La sorcière! L'égoïste! L'inconsciente! Aucune considération!

– Papa!

– Me voler mes week-ends! Comment ose-t-elle? Comment OSE-t-elle?

– Papa, je t'en prie!

– Je pourrais la tuer. Vraiment, je le pourrais! Parfois, je crois que je serais capable de lui trancher la gorge de bon cœur!

– Non! Papa! Non!

En un instant, Natalie fut au bas de sa chaise. Des larmes brûlantes sur les joues, elle se rua sur son père et se mit à le frapper de ses poings, avec frénésie.

Lydia était scandalisée.

– Papa! Enfin! Pour l’amour de Dieu!

Affreusement mal à l’aise, Christopher alla s’accroupir près de la cage de l’oiseau, pour fuir l’orage. Il avait horreur des scènes. Il avança la main vers la petite boule grise, à la tiédeur réconfortante, et se demanda comment Hetty avait vécu toutes ces interminables crises, depuis le jour où elle avait quitté la boutique du marchand d’oiseaux pour venir chez eux.

D’abord, il y eut toutes ces disputes vraiment terrifiantes, dans la cuisine de l’autre maison, quand les assiettes et même la nourriture se mettaient à voler. Tapi avec Lydia dans un coin de la maison – souvent sous le lit d’enfant de Natalie où pour quelque raison, ils se sentaient le plus en sécurité – Christopher écoutait les bruits sourds et les coups, les voix surélevées, hystériques, et se demandait si Hetty était à l’abri derrière les barreaux de sa cage. Et si jamais son père ou sa mère lançait quelque chose de tranchant, ou d’étroit, ou même simplement un peu

trop fort ? Et s'ils en venaient à broyer les barreaux de la cage et Hetty avec ? À des moments plus calmes, Christopher supplia qu'on l'autorise à monter la cage dans sa chambre ; mais comme il ne put se résoudre à expliquer pourquoi, de peur de provoquer à nouveau la colère d'un de ses parents, ses requêtes furent ignorées.

Et Hetty dut assister à toutes ces terribles, terribles querelles, puis à ces semaines, ces mois de discussions froides et grinçantes sur l'argent, les rideaux, l'entretien des enfants, et qui prendrait quelle table et quelles photographies.

Toutes ces disputes l'avaient-elles contrariée ? L'avaient-elles rendue malade ?

Et maintenant, des siècles après que papa eut emménagé dans un appartement à lui, et emporté Hetty sur la suggestion de maman, alors qu'elle aurait pu espérer, dans son grand âge, une vie plus calme, il y avait encore ces horribles et imprévisibles moments, jaillis de nulle part – plus vraiment effrayants, mais toujours pénibles, déroutants.

En souffrait-elle ? Christopher chantonna doucement à Hetty un air sans mélodie, tout en passant la main dans ses plumes. Il faisait toujours ce bruit lorsque les choses tournaient mal. C'était

comme s'il se mettait à l'écart derrière un mur, et la franche monotonie, la stupidité lancinante de ce petit air inquiétaient toujours terriblement Daniel.

Et cela fonctionna. À peine le fredonnement sans musique eut-il pénétré la conscience de Daniel, que celui-ci fit un énorme effort pour surmonter sa colère et prendre ses enfants en considération.

Laissant tomber sur le sol la petite lettre qui l'avait rendu si furieux, il détacha Natalie de ses jambes de pantalon, et la ramena vers la table de la cuisine.

– Désolé, dit-il, ça m'a échappé. Je ne le pensais pas vraiment. Je promets que je ne dirai plus de méchantes choses sur votre mère.

– Ni que tu lui trancherais la gorge de bon cœur?

– Ni que je lui trancherais la gorge de bon cœur.

Natalie se força à le croire. Elle essuya ses yeux et son nez ruisselants sur la manche de son père, y laissant comme un grand sillage de limace.

– Compte là-dessus, fit-elle bravement.

– Là, c'est ma Natty à moi.

– Qu'est-ce qu'il y a dans la lettre?

– Ne t'en fais pas pour ça.

– Dis-moi.

– Pas maintenant.

– DIS-MOI.

Daniel regarda les deux aînés. Lydia s'était remise à lire la pile de lettres écrites cette semaine par son père à diverses agences de comédiens. Il y détaillait ses succès passés, et signalait son actuelle disponibilité. Daniel était bien content d'avoir mis hors de vue toutes ses lettres manuscrites adressées à de vieux amis dans le théâtre, leur demandant s'ils avaient eu vent de quelque possibilité.

Christopher aussi semblait très occupé à caresser la caille. En fait, aucun des deux ne paraissait le moins du monde intéressé par le contenu de la lettre, et Daniel réalisa, pour la première fois seulement, qu'ils avaient certainement trouvé un moyen d'y accéder avant lui. Tout en se demandant lequel, il expliqua à Natalie :

– Votre mère pense que Lydia et Christopher ont besoin de quelques affaires neuves. Donc elle vous garde tout le vendredi soir, pour pouvoir vous emmener faire des courses le samedi matin. Donc vous ne serez pas avec moi avant l'heure du déjeuner.

– L'heure du thé, plutôt, murmura amèrement Christopher.

Et comme Lydia ne disait rien du tout pour défendre leur mère, il rassembla son courage et ajouta :

– Ce n’est pas juste. C’est le week-end de *papa*. Elle n’avait pas à attendre jusque-là pour nous acheter des affaires. D’ailleurs, j’ai seulement besoin de chaussettes. Papa peut bien acheter des chaussettes.

– Évidemment, je le peux ! l’assura Daniel. Je peux acheter des jupes aussi. Et des chaussures de gym, et des tricots en laine, et même des culottes de fille.

Cette grossièreté manifeste fit pouffer Natalie. Christopher se mit brusquement à chanter :

*« Maman peut acheter plein de choses,
mais Papa fait ça encore mieux !*

Papa peut tout acheter mieux que Maman ! »

Il prit les mains de Natalie, et l’entraîna dans une ronde en chantant à tue-tête. Natalie attrapa au vol la main de son père et l’entraîna à son tour. Au grand étonnement de Daniel, Lydia se joignit d’elle-même à eux.

*« Maman peut acheter plein de choses,
mais Papa fait ça encore mieux !*

Papa peut tout acheter mieux que Maman !

– *Oui il peut.*

– *Oui je peux.*

– *Oui il peut.*

– *Oui je peux.*

– *Oui il peut. Oui je peux. Oui il peut. »*

Ils tombèrent à la renverse en riant. Natalie grimpa sur l'estomac de son père, et s'en servit de trampoline jusqu'à ce qu'il la maintienne fermement assise, en légitime défense.

Dans l'excitation générale, Christopher perdit la tête, et cria :

– Oh vas-y ! Dis-lui !

Daniel libéra momentanément Natalie pour faire un geste d'impuissance. Il avertit gentiment Christopher.

– Tu connais ta mère...

– Appelle-la !

– Dis-lui !

– *Pourquoi* est-ce que nous manquerions toute la nuit du vendredi et presque tout notre samedi avec toi ?

– Tu peux acheter des chaussettes !

– Ce n'est pas normal !

– C'est ton week-end, pas le sien.

Les voix, tout comme les directives, s'affaiblirent graduellement. Eux aussi, connaissaient leur mère.

– On pourrait *demander*.

– Oui, demande-lui !

– Il est *possible* qu'elle... On ne sait jamais.

– On pourrait le *suggérer*.

– Y faire une allusion, discrètement.

– Non, elle ne sera pas d'accord.

– Elle ne l'est jamais.

– Jamais!

– Ce n'est pas juste, non?

– Non, ce n'est pas juste...

Daniel regarda tour à tour les visages de ses trois enfants. L'un reflétait la déception, les deux autres une profonde amertume.

Il dit à Lydia :

– Tu le savais déjà quand tu es arrivée, n'est-ce pas?

Elle acquiesça, trop abattue pour même chercher à dissimuler.

– Toi aussi?

Christopher haussa les épaules.

– Mais pas Natalie.

– Elle aurait très bien pu le savoir, explosa Christopher, ça arrive pratiquement à chaque fois! Dès que c'est notre tour de venir chez toi, maman se débrouille pour trouver une excuse. Elle déterre une quelconque vieille grand-tante qui ne nous a pas envoyé de cadeaux depuis des années, mais qui brusquement ne peut pas passer une semaine de plus sans prendre le thé avec nous.

– Ou alors, elle achète des billets pour quelque chose et affirme qu’il ne restait de places que pour ce jour-là.

– Ou bien, pour être sûre que nous soyons obligés de rentrer, elle nous prend rendez-vous chez le médecin.

– Ou le dentiste.

– Ou l’opticien.

– Ou bien elle nous dépose ici avec des heures de retard parce qu’elle va porter la voiture pour la faire réviser.

– Ou elle vient nous chercher des heures à l’avance parce qu’elle doit récupérer la voiture.

– On ne te voit presque pas.

– Et quand on te voit, elle téléphone sans arrêt.

– Pour nous surveiller comme si nous étions des bébés.

– Et pour te surveiller toi aussi.

Ponctuelle, telle une hantise, la sonnerie du téléphone retentit dans la pièce voisine. Ils restèrent muets, atterrés.

– J’y vais, dit finalement Daniel.

– Oh non, tu n’y vas pas, dit Lydia. Je n’en peux plus pour aujourd’hui. Moi, j’y vais.

Elle repoussa rageusement la chaise contre laquelle

elle était appuyée. Le raclement des pieds sur le sol fit souffrir leurs dents. Ils restèrent silencieux, tandis que Lydia sortait de la cuisine d'un pas furieux, et allait décrocher le combiné pour mettre fin à l'obsédante sonnerie.

Daniel s'aperçut que Natalie s'était bouché les oreilles. Doucement, il écarta ses mains et les embrassa. Christopher reprit son fredonnement désagréable, mais Daniel serra les dents et se tut.

Lydia revint.

– Eh bien, taquina Daniel, tu ne nous racontes pas ce qu'elle a dit ?

La pensée qu'elle pourrait le faire ne l'effleura pas un seul instant. Jamais elle ne le faisait. Elle revenait toujours, l'air renfrogné, et si on la questionnait elle haussait simplement les épaules et disait d'un ton boudeur : « Rien. » Elle pouvait rester tranquille pendant des heures, parfois indéfiniment, et ne parlait à Daniel que si elle avait l'occasion de l'attraper seul un instant, pendant qu'il fouillait dans le placard de l'entrée, à la recherche de pots de fleurs, ou tandis qu'il étendait du linge dans le débarras, ou qu'il sortait des toilettes. « Ce coup de téléphone... » disait-elle alors d'une voix parfaitement détachée. Daniel faisait un signe de tête pour montrer qu'il écoutait.

« Elle dit que ton argent est arrivé avec quatre jours de retard ce mois-ci, et elle te demande d'essayer, s'il te plaît, d'être un peu plus régulier à l'avenir. » Ou : « C'était pour que je te rappelle que quatre chaussettes qui étaient venues avec nous il y a quinze jours, ne sont toujours pas rentrées. Une paire de marron, une montante rouge, et une chaussette d'école. »

« En-ten-du ! » disait Daniel aussi gaiement que possible entre ses mâchoires serrées. Mais Lydia avait déjà tourné les talons.

Cette fois, ce n'était visiblement pas aussi insignifiant qu'une histoire de chaussettes, Daniel le comprit tout de suite. Le visage de Lydia était tendu et très pâle. Elle semblait étouffer de rage. Il réalisa horrifié que cette fois-ci, quelle que fût la raison du coup de téléphone, elle était si terrible que sa fille ne pouvait la garder pour elle un instant de plus. Elle était sur le point de la leur dire à tous. Il tenta de l'arrêter.

– Lydia !

Mais il était trop tard. Elle s'était déjà tournée vers Christopher, dont la chanson se mua en un faible staccato de sons étranglés à la seule vue du visage de sa sœur.

– Le message était pour toi, lui dit-elle. Ça ne

pouvait pas attendre deux heures, que tu sois de retour. Il fallait qu'on te le dise maintenant. Il fallait absolument qu'elle appelle. Il fallait que tu saches.

– Que je sache quoi? lui demanda-t-il terrifié.

Elle prit une grande inspiration.

– Lydia! Non!

C'était comme si cela avait un tel mauvais goût, qu'il lui fallait le cracher tout de suite.

– Le chat a attrapé tes hamsters. Il les a vraiment eus, cette fois. Il les a déchiquetés. Ils sont morts tous les deux, Henry et Madge. Elle dit qu'elle est arrivée juste pour voir les dégâts, et les éclaboussures de sang sur le tapis.

Son monstrueux message délivré, Lydia détourna son visage en larmes.

Toujours assis par terre, Christopher se pencha en avant et enfouit sa tête dans ses bras. Ses épaules se soulevèrent. Les doigts de Natalie retournèrent discrètement dans ses oreilles.

Daniel regarda sa triste et pitoyable petite famille.

– Bonne vieille Miranda, se murmura-t-il doucement à lui-même, encore un goûter gâché. Je vous jure qu'un jour je lui trancherai la gorge.

Et Natalie, les doigts toujours enfoncés dans les oreilles, ne l'entendit pas.

De la même autrice à *l'école des loisirs*

Collection NEUF

Comment écrire comme un cochon

La crêpe des champs

Ma mère est impossible

Le Jeu des 7 familles

Mauvais rêves

Charme Académie

Au secours, c'est Noël !

Ivan le terrible

Brochettes à gogo

Collection MÉDIUM

La guerre sous mon toit

La tête à l'envers

Le journal fantôme

Collection MÉDIUM+

La route des ossements

Le passage du Diable

Blood Family

© 2020, l'école des loisirs, Paris, pour l'édition Médium poche

© 1989, l'école des loisirs, pour la première édition

© 2020, l'école des loisirs, Paris, pour l'édition numérique

© Anne Fine, 1987

Titre original : « Madame Doubtfire » (Hamish Hamilton, Londres)

Loi n° 49.956 du 16 juillet 1949 sur les publications

destinées à la jeunesse : octobre 1989

ISBN 978-2-211-31164-9